

Ce mot ne peut être que celui de Carnac. Lucie Albertini-Guillevic, sa femme inspiratrice et l'éditrice du présent livre, rappelle opportunément « la fidélité aux racines de l'aujourd'hui du poète » (8). Que ce livre se termine par un poème du lieu de naissance — alors qu'il se sait déjà trop « souffreteux » selon ses propres termes — et à trois mots de sa mort — révèle une grande constante chez le poète en même temps que d'un désir de récapitulation finale. « Il y a quelque chose à Carnac / Où se donnent à voir / Les traces du vieil ordre. ». On peut y lire une sorte de nostalgie — lui qui pourtant disait être un des rares poètes à ne l'être pas —, mais une nostalgie pour les origines, celles de cette terre mystérieuse où sont venus s'installer des hommes qui ont construit des monuments dont les vestiges ne laissent toujours pas deviner aux savants du XXI^e siècle ce qu'ils pouvaient précisément représenter. Guillevic recherche cet ordre et n'est pas loin de le deviner « Mais en toi tu les sens », (« Les traces du vieil ordre »). Guillevic s'est toujours situé à mi chemin entre le raisonnement scientifique, et l'intuition poétique.

De même, son verbe se situe-t-il à mi-chemin entre la tradition et la modernité, entre le lyrisme et l'épopée, entre la prose et la poésie. C'est tout simplement l'expression incomparable d'un poète libre.

Bernard Fournier

Noailles, France

Jean-Jacques Lefrère. *Arthur Rimbaud.* Paris : Fayard, 2001.

Encore une biographie du poète des « voyelles ». Encore un livre à ajouter à son imposante bibliographie. Et pourtant, quelle lecture, que d'informations! 110 ans après sa mort, Rimbaud est toujours un mythe. Celui de la modernité, de la littérature et de son refus. Jean-Jacques Lefrère dans cette imposante et passionnante biographie qui fera date par sa minutie et son sérieux, rend compte de ce paradoxe. Il prend autant de soin à remplir la chronologie du poète symboliste puis décadent, que celle de « l'homme aux semelles de vent ». Il n'y a donc plus beaucoup de place pour la littérature. Est-ce là un effet du mythe lui-même, qui fait qu'on s'intéresse davantage aux allers et venues de l'homme, plutôt qu'à l'analyse de son œuvre, aux impacts de sa vie sur son œuvre?

Cependant, relativisons, si l'on peut. L'auteur nous apporte des détails qui nous amènent à réfléchir. Ainsi la correspondance d'Arthur Rimbaud. N'écrit-il pas à sa mère que ses lettres sont une forme de plainte : « Et si je me plains, c'est une espèce de façon de chanter » (lettre du 10 juillet 1882, p. 851)? Il y a là à coup

sûr, une latence lyrique refusée certes, mais qui presse l'homme qui fut poète de tous côtés.

Il ne faudrait peut-être pas non plus négliger les rapports qu'il envoie aux instituts ou journaux géographiques. L'écriture des explorateurs fait aussi partie de la littérature. Mais on ne l'étudie pas. Les notes de Rimbaud sur le Choa, sont jugés arides. Mais la sécheresse n'est-elle pas un style. Plus précisément ne pourrions-nous pas rapprocher cette dernière de cette écriture blanche dont un Camus ou un Barthes faisaient une modernité? Enfin, Jean-Jacques Lefrère, nous donne en fac-similé, les notes prises par Rimbaud, à son retour à Marseille. On sait que le commerçant-explorateur tenait ses comptes scrupuleusement. Dans tous les sens du terme, c'était un homme d'écriture. Que celle-ci fût pratique, personnelle ou littéraire. Sa modernité réside dans les cloisons qu'il dressait entre ses pratiques, cloisons que notre fin de siècle n'a pas fini d'abattre. En vue d'une nouvelle modernité, pour dépasser cette notion même de modernité, en finir avec le romantisme, sans pour autant encore trouver un nouveau nom à notre époque. Il ne s'agit pourtant pas de prêter à Rimbaud une entreprise littéraire qu'il n'a pas voulue.

Mais, d'un autre côté, Jean-Jacques Lefrère passe sans commentaire, et c'est tout à son honneur, les répétitions rimbaldiennes sur son passé : « C'était mal ». Nous ne pouvons que nous interroger. De quoi s'agit-il? De son comportement qui relève effectivement de l'agressivité d'un adolescent révolté contre une société de l'individualisme, (son homosexualité), ou de ses poèmes d'alors? Sans contexte, l'album zutique s'analyse dans ce dernier cadre, mais les autres? Rimbaud nous adresserait-il un message que nous n'avons pas encore entendu? Celui qui dit que la littérature, et surtout la poésie, sont « mal »? C'est-à-dire néfaste à la société, comme à l'individu. On rejoint alors Baudelaire avec ses *Fleurs du mal*, qu'il faudrait entendre dans un sens plus moral, plus politique, et surtout Platon qui chassait le poète hors de la cité. Le cas particulier de Rimbaud est qu'il fut successivement, et non en même temps, poète et bourgeois. Le biographe nous apprend que Rimbaud était à la recherche d'honorabilité, qu'il voulait se marier, avoir une situation, et même, pur produit du XIX^e siècle, qu'il était particulièrement avare de l'argent qu'il gagnait au détriment de sa santé. C'est encore cela qui nous étonne.

« N'importe où hors du monde », disait Baudelaire. Rimbaud, dans sa fuite éperdue et vaine vers une Zanzibar mythique, reste le symbole de la fin du romantisme, et du début de l'ère moderne, les deux se confondant, s'épuisant l'un l'autre dans une course à l'autobiographie que Rimbaud refusa dans ses lettres aux siens.

Rimbaud serait donc bien le premier, ou un des premiers écrivains modernes, mais peut-être pas de la modernité qu'on croit.

Bernard Fournier
Noailles, France